

Le Désert d'Orient



Il était une fois une toute petite femme perdue dans le plus grand désert de la terre. Personne ne savait ni comment, ni pourquoi cette toute petite femme en était arrivée là, à se perdre toute seule dans un aussi grand désert, mais c'était comme ça, elle y était, s'était un fait. Il existe paraît-il un proverbe arabe qui dit:

« - C'est avec le voyage que commence les épreuves. »

Et elle marchait à grande peine dans le sable, et les dunes étaient pour elle des montagnes entières qu'il fallait gravir, et derrière chaque dune, il y avait d'autres dunes, et encore des dunes et des dunes, à en tomber dénudé. Et elle se désespérait de ne plus revoir jamais, ni d'arbres verts, ni de fontaines d'eau fraîche et légère. Et elle pensait :

« -Il y a tellement de sécheresse ici, qu'il n'y a même pas de nuage dans le ciel, et il y a tellement de solitude ici, qu'il n'y a même pas un seul serpent sous la terre. »

A bout de force et de patience, elle dévala la dernière dune qu'elle avait gravie, et endolorie dans sa chute et les innombrables roulés boulés qu'elle fit, elle se retrouva aplatie le nez contre un rocher, les yeux pleins de sable et de larmes, la bouche pleine de misère et de dégoût. Cette toute petite femme perdue repris ces esprits, et quand elle eut retrouvée, sa prestance, sa conscience, ses questions et ses envies, elle se rendit compte qu'elle se trouvait devant l'entrée d'une grande Caverne: la Caverne d'Ali Baba.

Il y avait écrit au dessus de l'énorme ouverture, en grosses lettres d'or:

« Bienvenue dans la Caverne d'Ali Baba, le plus riche voleur de Babylone »

« Succursale du désert »

« Ouverture toute la journée »

« Tous types de transaction possibles »

« Fermeture pendant le Ramadan »



La Caverne d'Ali Baba était connue dans tous les royaumes d'Orient, et même dans certaines des plus grandes principautés d'Occident, tellement sa renommée franchissait les frontières des empires, les cimes des montagnes, les nuées des mers et les brouillards de l'imaginaire. La Caverne d'Ali Baba était connue pour renfermer tous les trésors de l'univers. Tous les bijoux qui n'étaient pas sous clefs, dans les coffres forts des banques, ou cachés, dans les tiroirs des secrétaires des riches demeures des plus riches propriétaires de la terre, tous ses trésors qui ne voyaient jamais le jour se trouvaient sans doute déjà dans la Caverne d'Ali Baba.

Aujourd'hui déjà, la terrible soif d'argent d'Ali Baba les avait déjà attiré à lui, ou bientôt, incessamment, sous peu, dans pas très longtemps, pour sûr, les attirerait à lui, inéluctablement, comme un métal est magnétiquement capturé par un aimant, comme les baisers de la passion s'envolent par milliers vers l'être adoré. Ainsi, tous les trésors qui ne restaient pas enfermés dans leur écrins blindés et surveillés, qui sortaient au grand jour, pour respirer l'air frais et goûter à la chaleur du soleil, tous finissaient par arriver un jour dans la Caverne d'Ali Baba. Et qui voulait retrouver un objet perdu, oublié, disparu ou volé, pouvait s'adresser, indirectement à lui, et payer le double de sa valeur pour se le voir restitué. D'ailleurs, la devise d'Ali Baba n'était-elle pas:

« Chez nous, ce n'est jamais une question d'argent, c'est toujours une question de temps, maintenant ou bientôt, demandez, vous serez servis, exhaussés et comblés... »

Les marchands, les négociants, les chefs de caravane et les éleveurs de chameaux, les boutiquiers, les vendeurs et tous les serviteurs du capital, tous les adorateurs de la matière, toutes les personnes qui vivaient du commerce dans les villes et les villages, et tous les clients potentiels qui possédaient dans leur poche, dans leur relation ou dans leur maison une pièce en or, bref, tous les gens de la société, tous ceux qui se promenaient dans les souks, les marchés et les galeries avaient entendu parlé d'Ali Baba, le percepteur du désert.



Même les plus pauvres et les plus démunis, ceux qui ne possédaient rien, qui n'ont jamais eu quoi que ce soit, ceux qui n'achètent jamais rien, qui n'ont jamais rien eu à eux, ceux qui n'avaient qu'eux même comme plus grande richesse, ceux là aussi gardaient parfois en mémoire le souvenir d'avoir vu un jour, ne serait-ce qu'une seule fois, au moins une pièce en or. Ceux là aussi, se souvenaient du nom d'Ali Baba, et comme les autres, riches ou pauvres, ils espéraient ne jamais rencontrer sa personne, ni jamais celle d'un de ses sbires ou de ses acolytes. Car tout le monde savait que rencontrer une fois dans sa vie Ali Baba, c'était la certitude de mourir, car Ali Baba ne laissait jamais derrière lui la moindre trace vivante de son passage, et l'œil qui se posait sur lui périssait dans l'instant, ou jurait de le servir jusqu'à la mort, ce qui revient pour ainsi dire à Quasi l'Identico. En fait personne n'avait jamais vu Ali Baba, et personne digne de foi ne pouvait s'exclamer:

« - Ha c'est lui, Ali Baba, c'est lui, je le reconnais! »

En entrant dans la Caverne d'Ali Baba, la toute petite femme perdue dans le plus grand désert de la terre, ne savait pas tout cela, elle ne savait pas ce que presque tout le monde sait, la pauvre. Il est écrit quelque part, que l'on n'est riche que de ses amis, hé bien, cette petite femme toute seule, perdue dans le désert, était vraiment bien pauvre, parce qu'aucun de ses amis ne lui avait parlé d'Ali Baba, et elle ne connaissait, ni sa réputation, ni sa Caverne, ni malheureusement le désert implacable qui brule le jour et qui glace la nuit. Et comme souvent dans la vie, l'on apprend trop tard ce que l'on aurait du savoir... En entrant, elle s'était dit un peu en délirant:

« -Moi qui suis perdue dans le désert, ce n'est pas ici que je trouverais un beau diamant comme je les aime tant. J'adore tellement les gros diamants, surtout les diamants bleus. Si j'en avais un, j'irais le faire tailler à Anvers, et je le protégerais des regards tellement j'en serais fière. »

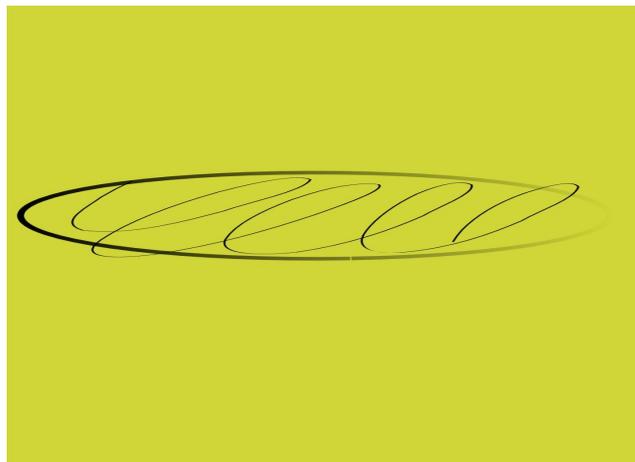


Elle déambulait dans la Caverne d'Ali Baba, sans savoir où elle se trouvait, sans savoir où elle allait, sans savoir si elle retrouverait le chemin de la sortie. Pourquoi se soucier de la sortie d'ailleurs, quand l'on vient d'échapper à l'épaisseur torride du désert ? Personne ne peut, dans ces moments là, penser que c'est parfois utile de se rappeler d'où l'on vient et où l'on va. Personne ne prend le temps de réfléchir, dans ces moments là, qu'il est parfois utile d'avoir de la suite dans les idées, et que seuls les courageux voyageurs qui continuent leur chemin arrivent à destination, parfois aux doux pays de leur rêve, parfois dans la contrée de leurs plus âpres cauchemars. Personne ne se souvient que seuls les téméraires aventuriers qui persistent réussissent parfois ce qu'ils entreprennent.

Mais la petite femme perdue dans le plus grand désert de la terre ne se préoccupait pas trop de tout cela, elle était un peu insouciante pourrait-on dire, elle était surtout exténuée, démoralisée, comme saturée par les événements qui se bouscuaient devant elle, et toutes ses pensées incongrues, inhabituelles qui se croisaient impétueusement dans sa tête. En fait, elle avait déjà tellement de chose à penser dans son train train quotidien, dans sa vie mondaine, dans son chez soi à elle, qu'il n'y avait plus de place dans sa tête pour autre chose, et surtout pas pour le moment présent. Chez elle, depuis toujours, tout était bien organisé, bien rangé, bien à sa place. Sa devise à elle était :

« - A chaque chose sa place, et chaque chose à sa place ! »

Pour elle tout était en ordre, et il n'y avait de place que pour l'ordre, tout était la représentation du Grand Relatif Ordre Universel, tout était l'émanation unique de la Volonté de l'Eternel. C'était en quelque sorte le mot d'ordre de sa vie, la direction de la voie qu'elle avait choisie. Les choses qui n'existent pas n'ont pas leur place, et quand il n'y a pas de place pour elles, c'est bien la preuve qu'elles n'existent pas. Il ne faut pas faire comme ces fous qui font de la place pour les choses qui n'existent pas. C'est quand tout est à sa place, c'est à ce moment seulement que l'on peut penser librement à toutes ces choses qui viendront combler les vides qui restent dans les placards.



C'est vrai que le vide, ça ça prend de la place, surtout quand l'on anticipe tout ce que l'on aimerait bien avoir chez soi. Le vide, c'est un peu comme la permission divine d'avoir les choses à leur place. Le vide, c'est un peu comme le devoir d'acquérir toutes ces choses qui sont en vente, le devoir de se plier à une volonté supérieure. Car, si toutes ces choses sont à vendre, c'est bien qu'il faut les acheter, c'est dans l'Ordre de la Grande Circulation. C'est sans doute pour cela que nos vies se rallongent, c'est pour avoir le temps de combler tous ces vides. Et c'est sans doute pour cela que l'espace est tellement grand, c'est que le Bienveillant Architecte à prévu la place pour toutes ces choses qui viendront remplir nos tiroirs. N'y aurait-il pas un fou du désert qui aurait prétendu:

« - Le désert est trop plein pour que le vide s'y trouve. Chercher la lumière par delà les grains de sable, c'est comme chercher ses mocassins derrière les rideaux du voisin. »

Et personne ne devrait perdre son temps avec ce qui n'existe pas. Il faut savoir se contrôler, et savoir dans sa vie vérifier que toutes les choses sont bien en place, bien à leur place, sinon il y a danger, et l'on ne peut s'en prendre qu'à soi. C'est ainsi que se gagne la liberté d'esprit, c'est quand tout reste à sa place. C'est le risque que l'on prend quand l'on est pas chez soi bien ordonné. Et les choses bien ordonnées commencent par soi même. L'on ne va quand même pas faire la charité à ceux qui sont désordonnés. C'est une discipline qui s'apprend, c'est à chacun de faire son propre effort, et cela devrait être même obligatoire, il devrait même avoir des contrôleurs d'effort, et des contrôleurs de contrôleurs d'effort, l'on ne sait jamais avec les resquilleurs. Alors les choses iraient sans doute un peu mieux, si l'on était sûr que tout le monde y mettait de la bonne volonté. Tout de même, c'est quand même impensable de ne pas pouvoir comprendre cela, et puis chacun est quand même responsable, non !



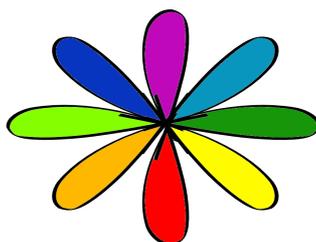
L'on pense à de drôles de choses quand l'on se retrouve seul dans le désert. Certain disent que c'est la faute au désert, que c'est le désert qui met dans la tête des gens qui s'y retrouvent perdus toutes ces idées insensés. La civilisation, cela a quand même du bon, et c'est quand l'on est dans le désert que l'on s'en aperçoit le plus. La civilisation, c'est un peu comme un frein aux mauvaises idées. La civilisation, c'est un barrage contre le désert. Et les mauvaises idées, il ne devrait pas avoir de places pour elles, c'est peut-être pour cela qu'elles se retrouvent toutes dans les déserts... Et, il y a des gens qui volontairement se perdent dans les déserts, pour s'y retrouver, et faire le tri dans leurs idées, dans leur passé. Mais, le narrateur peut vous le garantir:

« - Ne cherchez pas dans les déserts ce qui ne s'y trouve pas. Ne cherchez pas dans le vide ce qu'il vous manque. Il ne peut exister de poème plus que beau que le sourire d'un ange. Les démons ne sont pas toujours noirs, et les anges ne sont pas toujours blancs. »

Pour elle, tout était consacré, soit au passé malheureux, mais dont on pouvait encore tirer la leçon, l'on ne sait jamais, soit au futur imprévisible qui viendrait, qu'il ne fallait pas loucher, et qu'il fallait surtout préparer du mieux que l'on put, afin d'en tirer le plus grand avantage. Elle pensait toujours, comme s'il y avait des gens qui se voyaient dans l'avenir:

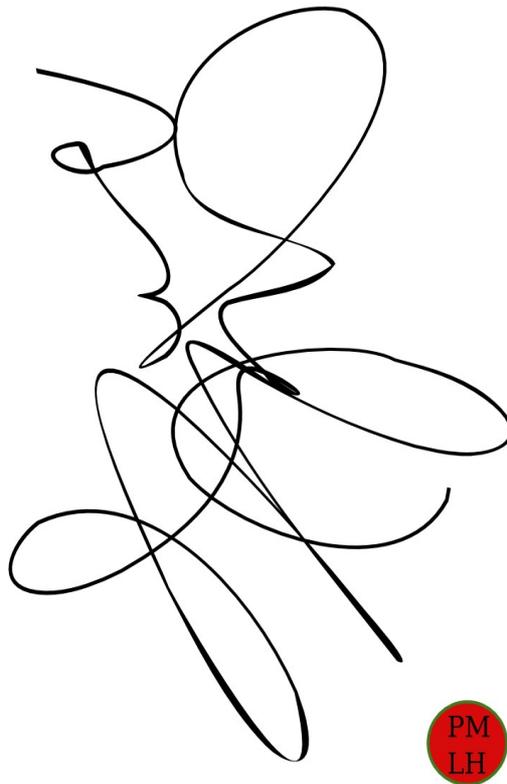
« - Le futur ça se prépare maintenant, parce que quand il arrivera, l'on ne sera plus là, si l'on ne s'y prépare pas. »

Cette petite femme perdue dans le plus grand désert de la terre parcourait les salles obscures et poussiéreuses de la Caverne d'Ali Baba. Et au fur et à mesure qu'elle traversait les salles, elle passait devant les plus beaux trésors de la terre sans les voir. Ici gisaient les piles d'or blanc ou de platine, là reposaient les monceaux d'argent mat ou brillant, un peu plus loin se dressaient les coffres remplis de bijoux et de pierres précieuses. Il y avait de tout, il y en avait partout et pour tous les goûts, et il semblait qu'il put en avoir pour tout le monde. Il y avait aussi des rubis rouges comme le cœur des pigeons d'Asie, des émeraudes vertes comme les forêts d'Amazonie, des saphirs d'un bleu profond comme les mers des Indes, et aussi des diamants étincelants comme la joie des anges et le clair de Lune d'Afrique.



Il y avait tant et tant de trésors que la Caverne d'Ali Baba semblait plus grande que l'imagination insatiable des hommes. Mais, comme elle ne savait pas ce que c'était qu'une pierre précieuse, comme elle n'en avait jamais vu en vrai, comme elle n'avait fait qu'entendre et répéter que c'était beau, précieux et qu'il fallait en avoir un désir inextinguible, comme elle ne s'était jamais arrêter devant cette envie irrépressible, et comme elle n'avait jamais pris le temps d'essayer de comprendre ce que pouvait être et représenter un diamant, elle ne savait pas vraiment à quoi cela ressemblait, elle ne savait pas non plus vraiment à quoi cela pouvait servir. Elle n'en savait pas grand chose finalement, et pourtant elle y pensait souvent. Et pourtant, elle n'avait jamais eu cette pensée en elle:

« - Certaines pensées brillent comme des diamants. »



Par exemple, elle ne savait pas comment l'on pouvait distinguer les originaux des imitations, ni comment évaluer d'un seul coup d'œil la pureté ou la profondeur d'une pièce. Aussi, ne sachant pas vraiment ce qu'était un diamant, ne pouvait-elle naturellement en reconnaître. Là où ses pensées brillaient comme l'éclair, ses yeux ne voyaient rien d'extraordinaire, et ni prêtant pas attention, elle n'avait pas le réflexe de s'en approcher, et n'y plongeant pas son regard, elle ne pouvait en découvrir les miroitements infinies, ni ressentir en son cœur les merveilleuses allégories.

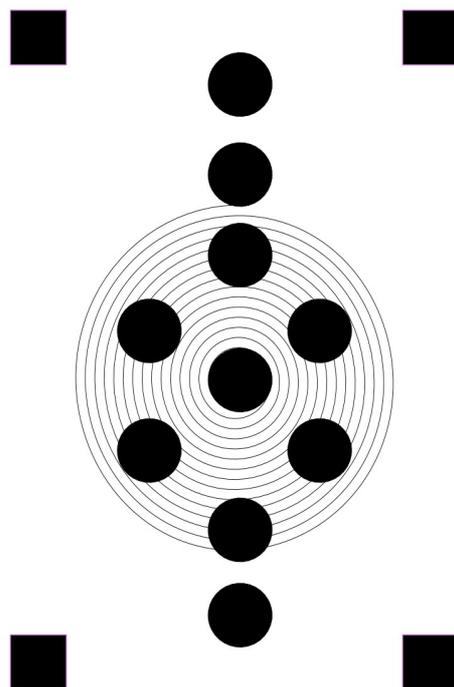
Là où se trouvait des bijoux uniques et irremplaçables, que la terre avait mis des millions d'années à produire, que les forçats des mines avaient mis des vies entières à extraire, que les plus habiles des artisans avaient mis des jours et des heures à fendre et à polir, elle, la toute petite femme perdue dans le plus grand désert de la terre, ne voyait que de vagues éclats de couleurs, que de petits reflets opaques et pigmentés, que de frêles et inoffensives cassures de verre polis et délavés. Elle ne savait pas vraiment non plus pourquoi elle aimait tant les diamants, pourquoi elle avait toujours voulu en posséder, ni pourquoi tout d'un coup elle se mettait à penser à leur valeur inestimable. Et elle se disait en elle même:

« - C'est bizarre, toutes ces pièces en cuivre et en étain, tous ces tessons de bouteilles dans le désert, il y a peut-être un monstre qui se taire dans cette grotte ? »

Et cette énigme resta sans réponse dans sa tête. Ce qui est bizarre, c'est que l'on s'habitue tellement facilement à voir les choses d'une certaine façon, et qu'il est ensuite tellement difficile de rompre ses propres habitudes, que l'on ne voit que ce que l'on veut bien voir, et l'on ne pense que ce qu'il nous est facile de penser. Aussi, la victoire est grande pour qui décide de ce qu'il voit et pour qui décide de ce qu'il est. C'est un peu comme Voltaire qui aurait dit à juste titre, sans doute en revenant d'un des nombreux déserts qu'il aurait fréquentés:

« - J'ai décidé d'être heureux. »

L'on peut-être heureux avec des bouts de verre pendus à son cou, même dans le désert, il n'en fait aucun doute. A contrario, ne c'est pas un diamant qui d'un coup rend heureux, et encore moins dans un désert.



Poursuivant son chemin dans ce dédale souterrain, la petite femme perdue passait de salle en salle, tournant la tête à droite, puis à gauche, regardant en haut, puis en bas, revenant en arrière, puis repartant par devant. Oubliant le temps et la fatigue, elle s'arrêta net à l'entrée d'une vaste chambre éclairée par une ouverture assez grande pour laisser passer la lumière. Un grand perroquet s'y tenait bien au centre et bien fière, arborant son bec geai et saillant, agrippant fermement ses serres à une branche improbable. Ce perroquet qui avait sans doute lui aussi toutes ses raisons de se trouver là, lustrait tranquillement ses longues plumes pourpres, et déployait quelques fois ses ailes aux couleurs de l'arc en ciel qui semblaient ainsi se fondre et se précipiter du jaune vif canari aux bleue-vert turquoises des calanques de la méditerranée. Le gentil perroquet pris son air le plus naturellement sérieux pour s'adresser directement à la petite femme perdue qui lui répondit laconiquement:

« - Bonjour, vous êtes sans doute, la Toute Petite Femme Perdue dans le Plus Grand Désert de la Terre. »

« - Bonjour...?!... »

« - Je suis le Petit Perroquet des Grandes Îles Uzion, et je cherche la Grande Duchesse des Grandes Soirées d'Hivers qui m'a invité à son Dernier Anniversaire, vous ne l'auriez pas rencontré par hasard, s'il vous plaît, dites-moi un peu si vous l'oser la vérité ? »

« - Non, merci, je ne sais pas ni de quoi, ni de qui vous parlez. Je ne suis là que de passage, vous savez, et je vais bientôt m'en aller. »



La petite femme perdue, n'avait pas l'habitude de parler de tout et de n'importe quoi avec le premier venu, et surtout elle n'avait pas l'habitude de le faire n'importe comment, en mentant, en inventant, en inversant, en trichant, en transformant la réalité, en se jouant de la vérité pour la révéler plus encore. Elle n'avait plus l'habitude de se jouer d'elle même, ni de se jouer des autres, sans malices, ni arrières pensées. Elle n'avait plus l'habitude de rire, ni de jouer, comme l'on joue quand l'on est enfant et que tout est permis, même et surtout de faire tout et son contraire, simplement pour savourer le plaisir d'être dans l'instant, pour s'avouer fièrement ses mensonges et ses escroqueries qui n'ont de mal que l'intention innocente qu'on leur attribue, et qui n'ont de bien que tout le bonheur que l'on y trouve et que l'on partage délicieusement.

Elle n'avait plus l'habitude de sauter sur l'occasion, d'essayer l'inattendu, d'approuver la première idée qui passe dans son esprit. Elle n'avait plus cette liberté de sentir ses émotions brutes et dénudées. Son esprit était formatée par les consignes, les règles d'usage, et les multiples panneaux d'indication qui se trouvaient sur les routes de sa conscience l'empêchaient tout simplement de voir le paysage, et de constater que c'était elle qui pilotait. Elle était bourrée de complexe aurait-on pu dire, mais en fait elle était criblée de réflexes.

Peut-être, si on lui disait un jour que cela est permis, et que c'est possible, peut-être s'aventurerait-elle dans ses sentiers un peu sales et laissés à l'abandon. Peut-être, alors saurait-elle se souvenir ou apprendre de nouveau comment l'on se jette sur la vie et comment l'on en croque le jus, comment l'on peut mordre dans une pomme paradisiaque, sans s'empoisonner, sans honte ni culpabilité. Il n'y a pas de honte à vivre, à être ce que l'on est, à dire ce que l'on pense, et il y a de multiple façon de vivre sans devenir coupable de quoi que ce soit, et l'on a toujours le choix, et c'est un droit et un devoir de décider de vivre comme l'on veut. Je ne sais pas si elle entendit au loin raisonner la voie du grand perroquet dire:

« - Le bonheur est permis, il est possible et il se trouve si près de toi. »



Elle aurait pu à ce moment là éclater de rire à plein poumons, et peut-être l'a t-elle fait d'ailleurs. Peut-être n'a t-elle que sourit, peut-être n'était-ce qu'un tout petit peu de rouge à l'intérieur, qui saurait dire tout ce qu'il se passait dans cette Caverne d'Ali Baba ? En tout cas, il y a beaucoup de bonheur à vivre avec soi, quand l'on apprend à le faire, et il y a beaucoup de bonheur à vivre avec les autres quand l'on sait comment s'y prendre. Il faut de la tendresse à s'apprivoiser, à s'écouter, à s'entendre, puis à se comprendre, et pour les autres c'est pareil, il faut de la tendresse, pareil, même plus encore que pour soi, et plus de patience encore. Il faut parfois de la témérité pour sortir de son désert, surtout quand l'écho lointain se fait de plus en plus faible:

« - Essayez la vie, essayez pour une fois, essayez d'entendre se dire la vérité. »

S'essayer modestement, comme dans un jeu auquel l'on joue pour la première fois, comme un enfant qui se demande ce qu'il fait et qui découvriras plus tard pourquoi il le fait, comme un ange qui fait des miracles, évidemment parce qu'il ne peut faire autrement. S'essayer naturellement, pour un bref moment et qui n'engage à rien, juste pour voir, parce qu'il n'y a rien à perdre, rien à gagner qui ne soit déjà là, mais surtout parce que cela fait plaisir, parce que cela fait rigoler, et aussi parce que l'on aime bien à certains ages s'attraper et se faire attraper, se chamailler de rien et de tout, s'engueuler pour rire ou pour pleurer, franchir l'espace et les convenances qui séparent, pour rentrer en collision avec cet autre, ou pour sortir de soi. S'essayer librement pour se montrer ouvertement dans sa joie de vivre ou dans sa triste déception.



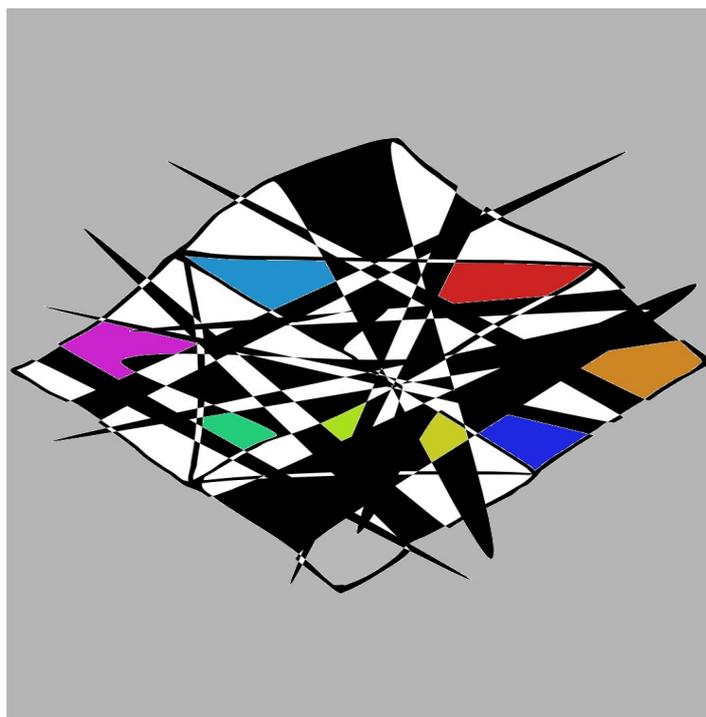
Il n'y a pas de honte à souffrir et à rencontrer le malheur, c'est même plutôt un cas de force majeure dans la vie, personne n'y échappe, grands ou petits les malheurs ont souvent la taille de la règle avec laquelle on les mesure. Mais ce n'est pas être très honnête avec soi-même que de s'y complaire ou de s'y apitoyer. Il n'y a pas de culpabilité à vivre ou à s'être sortie indemne des accidents de la vie, ni à perdre ou à ne pas vouloir gagner à tout prix. Il y a même parfois beaucoup d'honneur à jouer sans but, ni trophée, à partager l'instant, le geste et l'émotion, sans argent, sans d'autres applaudissement que les notre. Et la petite voix traversait humblement l'air humide de la Caverne d'Ali Baba:

« - S'essayer simplement à jouer ses rôles, à jouir de ses vies. »

La petite femme perdu continua son périple dans la Caverne d'Ali Baba, et cette énigme resta sans réponse dans sa tête. Elle marcha encore et encore, et se retrouva dans une autre grande salle remplie de surprises et de mystères. Cette salle était toute recouverte de miroirs transparents et tordus, que l'on appelle parfois des « sorcières » parce que l'on ne s'y voit jamais tel que l'on est réellement, mais que l'on s'y découvre un peu comme pourrait nous imaginer les terribles visions d'une sorcière, ou un peu comme l'on se représente soi-même le visage d'une sorcière: malingre et tordue, ridée pleines de verrues. Les uns derrière les autres, certains secrètement translucides, d'autres simplement penchés, tous ses miroirs se reflétaient les uns les autres et la lumière parcourait en zigzag une course effrénée contre les idées reçues et la géométrie officielle. La petite femme perdu s'entendit crier sans pouvoir se retenir:

« - Mais quelle est donc cette magie qui fait surface ? »

« - Que sont ces maléfices qui jouent et s'efface ? »

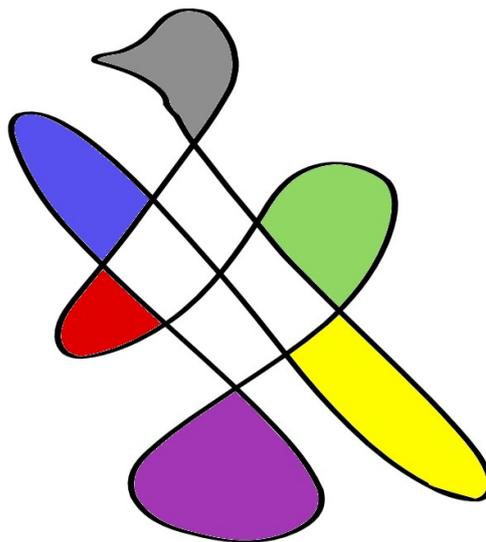


Et la petite femme eut tellement peur de sa voie stridente, ce courage involontaire et cette éloquence imprévue l'empoigna si soudainement qu'elle décampa illico presto sans se retourner, ni demander une quelconque explication. D'ailleurs, il n'y avait pas d'explication à fournir, particulièrement à l'intérieur de la Caverne d'Ali Baba, les choses sont ce qu'elles sont et elles paraissent ce qu'elles paraissent à qui veut bien les de cette façon là, à quoi bon en faire des sciences compliquées et barbantes, quand l'on peut tout simplement s'amuser, en rire et en jouer. Comme le dirait sans doute volontiers Molière qui savait comment plaire:

« - J'ai décidé de m'amuser... »

La petite femme perdue s'arrêta de courir après un long moment, essoufflée et courbaturée, et cette énigme resta sans réponse dans sa tête. Et elle continua à errer sans savoir ce qu'elle faisait, ni où elle se dirigeait, mais ses sens étaient de plus en plus exacerbés, de plus en plus en alerte, et elle avait conscience maintenant du parcours initiatique qu'elle venait d'endurer, et elle pensait maintenant à retrouver la sortie et l'extérieur. Elle entra dans une petite pièce sombre, et elle vit sur un guéridon un verre d'eau rempli à raz bord à côté d'un bristol où il était inscrit:

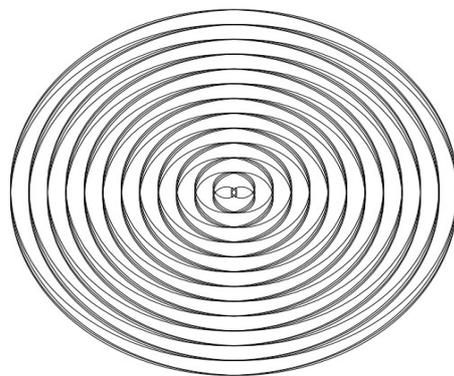
« - Cette eau est pure mais peut-être un poison pour celui ou celle qui n'a d'autres désirs que ceux de la Terre. »



Elle ne comprit pas bien le message et se trouvait bien trop énervée pour réfléchir tranquillement à la portée de cette équivoque formule, et cette énigme resta sans réponse dans sa tête. Ce n'était qu'une phrase après tout, mais dans certaines circonstances, il est des mots qui font peur, des mots qui trahissent, et qui provoquent le malheur, dans certaines phases de l'existence, il est des mots qu'il faut dire, des mots qui soulagent, des mots qui délivrent et qui ouvrent au bonheur.

C'est toute la liberté d'interprétation qui s'exprime ainsi, et toute la force de conviction et le pouvoir de l'imagination qui peut être phénoménal, mais ce n'est pas la liberté dont il faut avoir peur, ce n'est pas des idiomes dont il faut se méfier, mais c'est de l'usage et de l'intention avec laquelle ils sont manipulés. Il y a toute la complexité de la durée entre le déclenchement et l'aboutissement, entre la cause initial et ses multiples conséquences. Quelle personne pourrait soutenir qu'elle boit l'eau de pluie de tel nuage ? Me diriez-vous de quelle eau vous buvez, si j'en déduisais si la pluie tombera demain ? Ce n'est pas du moyen dont il est question, mais de la fin, là réside toute la différence entre faire et savoir ce que l'on fait, entre l'instrument et la main qui le tient. Et il y a malheureusement trop de gens qui ne savent pas ce qu'ils font, ou qui ne savent que trop pourquoi ils le font. Il suffit parfois de certaines circonstances, parfois c'est tellement le hasard qui fait les choses de la vie que l'on ne pourrait dire qu'il en put être autrement. Et bien souvent malgré soi, les circonstances autant que notre détermination nous amènent à vivre certaines expériences, quoi que l'on en pense, quoi que l'on en disent, quoi que l'on est pu faire. N'est-ce pas une chanson que l'on peut entendre :

« - Le Destin est entre tes mains, il est à toi, il t'appartient. »



Elle s'abstint d'en boire la moindre goutte, malgré sa soif et sa fatigue, la pauvre se retint, et quand le perroquet arriva furtivement dans son dos, il prit avec ses ailes mordorés la coupe, et toujours dans les airs suspendu comme dans une lévitation enchantée, il la but entièrement, la reposa et s'évapora immédiatement en une myriade de petites gouttelettes qui faisait penser à une toile de Dali. Alors, la petite femme perdue s'évanouit sur le sol, et c'est quand elle revint à elle, que la Toute Petite Femme Perdue dans le plus Grand Désert de la Terre comprit que le perroquet s'était joué d'elle, et elle en rit joyeusement, elle savait qu'elle allait rester là pensivement dans la Caverne d'Ali Baba, à se voir pousser les ailes colorées de la liberté des perroquets jusqu'à ce qu'une autre personne perdue n'entre à son tour visiter les mystères de la Caverne d'Ali Baba, le Percepteur du Désert.

Et cette énigme resta pour longtemps dans sa tête, avec sa réponse, ses images et ses mystères, nul ne peut dire combien de temps son sommeil dura, et nul ne peut prédire le temps qu'il faudra pour qu'elle se sauve à son tour, mais jusqu'à présent, cette histoire restait pour elle comme le plus beau souvenir de sa traversée du Désert d'Orient:

« Les gens ne vous aiment rarement pour ce que vous êtes, mais plus souvent pour ce que vous faites. »

